

L'Alphabet
de la Sagesse





comme Amour

Les animaux devant la porte

Un couple de paysans habitait dans une petite ferme isolée au milieu des montagnes. L'époux était un brave homme et sa femme l'aimait tendrement.

Un jour, un violent orage abîma la toiture de leur petite ferme. Pour pouvoir la réparer, ils décidèrent d'un commun accord de vendre leur unique âne. Dès le lendemain matin, le paysan se mit en route avec sa bête. À mi-chemin, il fut rejoint par un homme qui se rendait, tout comme lui, au marché pour y vendre son cheval. L'étranger lui proposa d'échanger sa monture contre l'âne.

— Pourquoi pas ? se dit le paysan. Un cheval rend de grands services. Je pourrai grâce à lui labourer mon champ et gagner de quoi réparer le toit de la ferme.

Sur cette réflexion, il troqua son âne contre le cheval et reprit le chemin de sa maison.

Au bout d'un moment, ayant vu l'animal trébucher à plusieurs reprises, il se rendit compte que le cheval était aveugle.

— Pauvre bête, dit-il en la caressant doucement, comme il doit être pénible d'avancer ainsi sur cette route rocailleuse sans y voir.

Il dirigea le cheval sur le bord du chemin pour qu'il puisse brouter et s'assit pour réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

Bientôt, un homme s'approcha, traînant une vache derrière lui :

— Voilà une bien belle bête, dit-il au paysan, en regardant le cheval.

— Oui, lui répondit celui-ci, mais l'animal est aveugle.

— J'ai justement besoin d'un cheval pour des travaux faciles, continua l'homme, celui-ci fera bien l'affaire, même aveugle. Je vous l'échangerais volontiers contre ma

vache.

L'affaire fut conclue et le paysan reprit sa route. Mais un peu plus loin, trouvant que la vache avançait bien lentement, il l'examina attentivement. Il se rendit compte que la bête avait une patte arrière plus courte que les autres.

Un homme s'approcha tenant une chèvre dans ses bras. Il demanda au paysan pourquoi il avait l'air soucieux.

— Tout à l'heure, lui raconta celui-ci, j'ai acquis cette vache et je découvre maintenant qu'elle est boiteuse. Le chemin pour rentrer chez moi est encore long ; la pauvre bête souffrira à tant marcher.

— J'ai depuis longtemps besoin d'une vache, lui dit l'inconnu, prenez ma chèvre à la place. Voici les premières maisons de mon village, je ne l'emmène pas loin.

Le paysan accepta et reprit sa route, la petite chèvre dans les bras.

Ayant marché un moment, le paysan fatigué posa la chèvre sur le chemin. Mais celle-ci, frissonnante, avait à peine la force de se tenir debout.

— Pauvre petite chèvre, s'exclama le paysan, mais tu es malade !

Apercevant une ferme au loin, il s'y rendit pour chercher de l'aide. La fermière examina l'animal.

— Je sais de quelle maladie elle souffre, lui dit-elle, je peux la guérir, mais il faut me la laisser quelques jours.

— Ma maison est encore loin, lui répondit le paysan, je ne pourrai pas attendre, ni revenir.

— Dans ce cas, lui dit la fermière, prenez ce coq à la place. Je garderai la chèvre.

C'était maintenant l'après-midi. Le soleil brillait haut dans le ciel. Le paysan sentait la faim le tenailler, mais il n'avait pas d'argent sur lui. Au village suivant, il vendit le coq pour une pièce d'argent et s'offrit un copieux repas. Savourant à l'avance le festin qu'il allait faire, le paysan s'installa à l'ombre d'un arbre. Alors qu'il s'apprêtait à manger la première bouchée, il sursauta en entendant une voix derrière lui :

— Pitié, brave homme. Je n'ai presque rien mangé depuis plusieurs jours, et je ne sais même pas si je mangerai demain.

Le paysan se retourna et vit un vieux mendiant appuyé contre l'arbre. Sans hésiter un instant, il fit asseoir le vieil homme et posa l'assiette pleine devant lui. Il regarda avec

bonheur l'homme se rassasier puis reprit, le cœur léger, le chemin de sa maison. Sa femme l'attendait sur le pas de la porte. Après l'avoir embrassée tendrement, il lui fit le récit de sa journée :

— Voilà, commença l'homme, je n'ai jamais vendu l'âne, je l'ai échangé contre un cheval.

— Contre un cheval ? Quelle excellente idée, lui répondit sa femme. Il sera très utile pour labourer notre champ.

— Attends, reprit le paysan, chemin faisant j'ai troqué le cheval contre une vache.

— Vois-tu, répondit sa femme, j'aurais fait exactement pareil à ta place. Une bonne vache nous donnera du lait frais tous les matins.

— Oui, continua le paysan, mais je n'ai plus la vache, je l'ai échangée contre une chèvre.

— Tu as très bien fait, répondit la femme. Le lait de chèvre est encore plus nourrissant ; je pourrai faire toutes sortes de fromages.

— Mais je n'ai plus la chèvre, j'ai pris un coq à la place, dit alors son mari.

— Bravo, c'est encore mieux, lui répondit sa femme. Un coq chantera tous les matins pour nous lever avec le soleil.

— Écoute, lui dit l'homme, je n'ai plus le coq. J'avais très faim, je l'ai vendu pour une pièce d'argent et je me suis acheté un peu de nourriture.

— Comme tu as eu raison, lui répondit sa femme. J'étais très inquiète que tu restes sans manger toute la journée. La route est longue, tu devais être fatigué.

— Attends, ajouta le paysan, j'allais commencer mon repas lorsqu'un mendiant affamé est apparu. Je lui ai donné toute la nourriture, puis je suis rentré à la maison.

— Tu n'aurais pas pu mieux faire, lui répondit sa femme en l'embrassant. Je suis si heureuse d'avoir épousé un homme tel que toi ! Viens maintenant, que je te serve quelque chose à manger. Tu dois avoir très faim.

Le lendemain matin, l'homme se leva tôt pour se mettre à l'ouvrage. En ouvrant la porte de sa maison, quelle ne fut pas sa surprise en voyant un bel âne, un cheval qui n'était pas aveugle, une vache qui n'était pas infirme, une petite chèvre en bonne santé et un coq magnifique ! Au milieu de la cour, les rayons du soleil levant faisaient miroiter une pièce d'argent. Il appela sa femme qui sourit en voyant ce spectacle. Elle demanda en se blottissant contre lui :

— Mais dis-moi, qui était donc ce mendiant à qui tu as donné ton repas ?



comme Bonheur

Le poisson d'or

Il était une fois un pêcheur qui vivait avec sa femme dans une vieille cabane au bord de l'eau. Tous les jours, il partait sur sa barque, heureux de retrouver les vagues couronnées d'écume, de sentir le soleil lui caresser le visage et le vent souffler doucement dans ses cheveux. Parfois, émerveillé par un coucher de soleil, il s'attardait, ébloui par la beauté du monde, oubliant même de jeter ses filets.

Un matin où la mer était particulièrement calme, il lança ses filets dans l'eau claire, remerciant le ciel pour une si belle journée. En les remontant, il peina sous l'effort. Il tira de toutes ses forces, pensant avoir attrapé plusieurs gros poissons. Mais il ne trouva à l'intérieur des filets qu'un unique poisson aux écailles couleur d'or. Il fut très surpris en l'entendant s'adresser à lui d'une voix humaine :

— Je t'en prie, petit pêcheur, laisse-moi retourner dans la mer. Rends-moi ma liberté et je te donnerai ce que tu voudras.

Le pêcheur le prit délicatement entre ses mains et le remit dans l'eau.

De retour chez lui, il raconta son aventure à sa femme.

Celle-ci se mit alors dans une grande colère :

— Tu aurais pu au moins lui demander du pain ! Voilà plusieurs jours que nous en manquons. Retourne voir le poisson et demande-lui du pain bien frais.

Le pêcheur retourna à l'endroit où il avait relâché le poisson. Une brise légère soufflait sur la mer et des petites vagues clapotaient doucement contre la coque de la barque.

Joli poisson d'or,

Joli poisson d'or,

*Reviens à moi,
Ma femme m'envoie.*

Le poisson sortit la tête de l'eau et demanda :

— Que veut-elle ?

— Elle pense que j'aurais dû te demander quelque chose lorsque tu étais prisonnier de mon filet. Elle voudrait que tu nous donnes du pain.

— Retourne chez toi, lui répondit le poisson. Elle a ce qu'elle souhaite.

En arrivant chez lui, il trouva sa femme occupée à empiler des miches de pain et des sacs de farine dans un coin de la cabane.

— Tu vois, lui dit-elle, j'ai bien fait de t'envoyer.

Mais au bout d'un mois, la femme du pêcheur commença à se plaindre.

— Il aurait fallu lui demander une maison. Regarde cette misérable cabane, elle tient à peine debout ! Vraiment, ce qu'il nous faut c'est une belle maison. Retourne voir le poisson d'or et demande-lui de nous en donner une.

Le pêcheur retourna à contrecœur à l'endroit où il avait relâché le poisson. Le soleil avait disparu derrière les nuages et le vent s'était levé, faisant tanguer sa barque.

*Joli poisson d'or,
Joli poisson d'or,
Reviens à moi,
Ma femme m'envoie.*

Le poisson sortit la tête de l'eau et lui demanda :

— Et que veut-elle ?

— Elle voudrait une maison. Notre cabane est trop vieille.

— Retourne chez toi, lui répondit le poisson, elle a ce qu'elle désire.

En arrivant chez lui, il trouva sa femme vêtue d'une robe neuve sur le seuil d'une grande maison de pierre. Derrière un joli verger, il vit aussi un poulailler et une étable.

— Tu vois, lui dit sa femme, j'ai bien fait de t'envoyer.

Mais au bout de deux semaines, la femme du pêcheur recommença à se plaindre :

— Cette maison est bien trop petite, dit-elle. Ce qu'il nous faut c'est un château. Retourne voir ton poisson et dis-lui que je veux vivre dans un château.

Elle le tourmenta tant et si bien que le pêcheur retourna à l'endroit où il avait

relâché le poisson. Le vent soufflait maintenant par violentes bourrasques et de grosses vagues secouaient la barque d'un côté à l'autre. À contrecœur, le pêcheur appela le poisson d'or :

*Joli poisson d'or,
Joli poisson d'or,
Reviens à moi,
Ma femme m'envoie.*

Le poisson sortit la tête de l'eau et demanda :

— Que veut-elle maintenant ?

— Elle veut un château. Elle trouve la maison trop petite.

— Retourne chez toi, répondit le poisson, elle a ce qu'elle demande.

En arrivant chez lui, le pêcheur trouva sa femme, vêtue d'une magnifique robe, dans la cour d'un vaste château entouré d'un beau parc. Des dizaines de serviteurs s'empressaient de tous les côtés.

— Tu vois, lui dit sa femme, j'ai bien fait de t'envoyer.

Mais au bout d'une semaine, la femme le réveilla un matin en le secouant fortement :

— Il faut que nous soyons les souverains de ce pays. Cours et demande au poisson de nous faire roi et reine.

— Mais je ne veux pas être roi, lui dit le pêcheur.

— Et bien moi, je serai reine. Va lui dire tout de suite que je veux gouverner le pays.

Triste et le cœur lourd, le pêcheur retourna vers le rivage.

Des éclairs flamboyants sillonnaient le ciel sombre et les vagues menaçantes manquèrent plusieurs fois renverser sa barque.

*Joli poisson d'or,
Joli poisson d'or,
Reviens à moi,
Ma femme m'envoie.*

Le poisson sortit la tête de l'eau et demanda :

— Que veut-elle de plus ?

— Il faut qu'elle soit reine. Elle veut être servie par tout le pays.

— Retourne chez toi, dit le poisson. Elle a ce qu'elle exige.

En arrivant chez lui, le pêcheur vit un palais splendide gardé par une multitude de soldats. Sa femme siégeait à l'intérieur sur un trône immense. Sur sa tête était posée une lourde couronne d'or incrustée de diamants, et elle portait une robe somptueuse parsemée de perles fines.

— Tu vois, j'ai bien fait de t'envoyer, lui dit sa femme en le voyant.

Mais cette nuit-là, dans son grand lit recouvert de fourrures, la femme du pêcheur ne pouvait pas dormir. Elle se demandait ce qu'elle pouvait bien obtenir de plus du poisson. Et lorsque l'aube illumina le ciel, elle se mit à crier de colère.

— Comment, c'est lorsque j'ai envie de dormir que le soleil se lève, et cela sans mon autorisation. Cours immédiatement dire au poisson que j'ordonne que les astres m'obéissent.

Et elle fit jeter le pêcheur dehors par ses gardes.

La mort dans l'âme, le pêcheur retourna vers le rivage.

Une énorme tempête avait éclaté sur la mer. Les vagues déchaînées déferlaient sur la barque du pêcheur qui n'arrivait plus à la diriger. Plusieurs fois, il appela de toutes ses forces, sa voix étouffée par la violence du vent :

Joli poisson d'or,

Joli poisson d'or,

Reviens à moi,

Ma femme m'envoie.

Le poisson sortit enfin la tête de l'eau et demanda :

— Mais que peut-elle bien vouloir encore ?

— Elle veut régner sur l'univers.

— Ta femme ne pourra jamais être satisfaite. Adieu petit pêcheur, nous ne nous reverrons plus.

En arrivant chez lui le pêcheur vit que le palais avait disparu, et qu'à sa place se trouvait à nouveau la petite cabane délabrée. Sa femme sanglotait dans sa vieille robe rapiécée.

— Ne pleure pas, lui dit le pêcheur. Tu n'étais pas plus heureuse lorsque tu étais reine. Le plus grand bonheur est d'être content avec ce que l'on a.

Et il repartit, joyeux sur la mer claire et tranquille, pêcher sa nourriture quotidienne.





comme Confiance

Tout arrive pour le mieux

Un roi régnait, comme tous les grands rois, entouré de nombreux conseillers. Il avait pour Premier ministre un homme plein de sagesse qui répétait toujours :

— Tout arrive pour le mieux.

Ces paroles agaçaient son entourage qui ne comprenait pas toujours ce qu'il voulait dire.

Un jour, en chassant, le roi se coupa accidentellement le petit doigt. Fou de douleur, il retourna au palais tenant sa main blessée. Lorsqu'il fut pansé, le Premier ministre venu prendre de ses nouvelles, lui dit :

— Sire, ne vous désolez pas pour la perte de votre doigt car tout arrive pour le mieux.

Le roi, déjà de fort mauvaise humeur, devint furieux en entendant ces paroles : il ordonna à ses gardes de jeter immédiatement le ministre en prison.

Quelques jours plus tard, le roi repartit seul chasser dans la forêt. Ayant lancé son cheval au galop derrière un grand cerf, il se retrouva en territoire ennemi. Un silence lugubre régnait dans la forêt sombre. Seul, par moment, le croassement sinistre d'un corbeau invisible déchirait l'air.

Alors qu'il s'apprêtait à faire demi-tour, le roi fut capturé par des guerriers féroces. Ils décidèrent d'offrir ce prisonnier en sacrifice à leur déesse de la guerre, toujours assoiffée de sang.

Mais au moment de lui couper la tête, ils remarquèrent qu'il lui manquait un petit doigt : seuls les hommes en pleine santé étaient jugés dignes d'être sacrifiés ; les guerriers rendirent donc sa liberté au roi, qui s'empressa de rentrer chez lui.

Le roi se souvint alors des sages paroles du Premier ministre : « Tout arrive pour le mieux » ; il réalisa que, s'il ne s'était pas coupé le doigt par mégarde, les guerriers lui auraient assurément tranché la tête.

Il fit relâcher son conseiller et lorsque celui-ci comparut devant lui, le roi lui demanda curieux :

— Si tout arrive pour le mieux, quel bénéfice as-tu obtenu de ta semaine en prison ?

— Sire, répondit le Premier ministre, j'accompagne toujours votre Majesté partout. Si vous ne m'aviez pas fait enfermer, je vous aurais suivi à la chasse et j'aurais été capturé avec vous ! On vous a épargné grâce à votre blessure, mais moi, on m'aurait certainement coupé la tête à votre place. C'est pourquoi, Sire, bien souvent il nous faut regarder au-delà des mésaventures de la vie, et même si elles nous désolent sur le moment, garder confiance, car tout arrive pour le mieux.





comme Désir

Le bon choix

Le roi d'un petit royaume pacifique décida qu'il était temps pour lui de se marier. Son choix s'arrêta bientôt sur quatre princesses, toutes aussi belles et renommées les unes que les autres.

Le roi, voulant être sûr de ne pas se tromper, résolut alors de les mettre secrètement à l'épreuve. Il convoqua les quatre jeunes femmes pour leur annoncer son départ :

— Nobles princesses, leur dit-il en s'inclinant devant elles, je pars ce soir pour un court voyage. Je vous promets qu'à mon retour je désignerai celle d'entre vous qui deviendra mon épouse et régnera ainsi à mes côtés.

Quelques jours plus tard, un émissaire du roi se présenta devant chaque princesse :

— Sa majesté m'envoie vous prévenir de son retour imminent. Mais il désire vous apporter à chacune un cadeau. Choisissez tout ce qui vous ferait plaisir.

La première princesse demanda des robes de soie, des étoles de fourrure et des bijoux précieux. Ainsi, pensa-t-elle, je serai la plus élégante.

La seconde princesse voulut des tapisseries délicates, de grands tapis moelleux et des coussins brodés. Ainsi, se dit-elle, mes appartements seront les plus luxueux.

La troisième princesse souhaita de la vaisselle d'or et d'argent et, pour confectionner les mets les plus fins, elle demanda que l'on engage à son service un célèbre cuisinier. Ainsi, se dit-elle, ma table sera la plus réputée. La quatrième princesse resta un moment pensive :

— Je voudrais, dit-elle enfin, que le roi revienne au plus vite car je me languis de sa présence et ne souhaite rien d'autre que d'être près de lui.

La jeune femme était profondément amoureuse du roi.

À son retour, le monarque fit venir les quatre princesses. Les ayant saluées, il s'adressa à la première jeune fille :

— Voici pour vous, belle princesse, des robes et des bijoux précieux.

Il fit un signe à un page qui chargea de soies et de bijoux scintillants les bras de la demoiselle. La princesse ravie fit une profonde révérence.

Le roi se tourna vers la deuxième jeune fille :

— Et pour vous, noble princesse, des coffres sculptés, des tapis de fourrure et des coussins brodés.

Deux pages entassèrent devant la jeune femme les meubles précieux. La princesse satisfaite s'inclina à son tour.

Puis le roi s'adressa à la troisième jeune fille :

— Je vous ai apporté, princesse, de la vaisselle d'or ciselé, et j'ai engagé pour vous servir ce maître cuisinier et ce maître pâtissier.

La jeune femme, toute heureuse, remercia le roi tandis que les pages disposaient la vaisselle étincelante à ses pieds.

Le roi s'avança alors vers la quatrième jeune fille :

— Et vous, ma douce princesse, lui dit-il, je vous offre mon cœur et ma couronne afin que vous deveniez ma femme et que je sois près de vous comme vous l'avez désiré.

La jeune femme, rougissante de plaisir, sortit au bras du souverain.

Les trois autres princesses se regardèrent consternées. Le conseiller du roi, qui avait assisté à la scène, leur dit alors :

— Nobles princesses, vous étiez libres de choisir. Ne soyez donc pas déçues, puisque vous avez reçu ce que vous avez demandé. Seule la future reine a fait preuve de discernement. En ne désirant rien d'autre que l'amour du roi, elle a obtenu tout le reste. Elle sera parée de robes somptueuses et de bijoux merveilleux. Elle habitera dans les appartements les plus luxueux, et elle ne goûtera que des mets exquis puisqu'elle sera assise à la table du roi. Quant à vous, nobles princesses, malgré tous vos beaux cadeaux, il vous manquera toujours l'essentiel...





comme Effort

L'infatigable génie

Un paysan regardait son champ avec désespoir :

— Ah, soupirait-il, j'en ai pour trois jours à arracher les mauvaises herbes ; après, il me faudra bêcher la terre pour en enlever les cailloux. Je pourrai alors planter mes ignames, mais je devrai arroser tous les jours. La rivière est loin ; je vais être fatigué...

Plus le paysan réalisait l'effort qu'il allait devoir fournir, plus il se décourageait :

— Si seulement quelqu'un pouvait faire tout ce travail à ma place s'écria-t-il en jetant ses outils à terre.

À peine prononça-t-il ces paroles qu'un immense génie apparut devant lui.

— J'ai entendu ton souhait, dit-il au paysan d'une voix caverneuse, et je peux l'exaucer à une seule condition. Je ferai toutes les tâches que tu me demandes, mais ne me laisse jamais sans ouvrage ou je te battrais.

Le paysan pensa qu'il lui serait facile de garder le génie occupé si lui-même n'avait plus rien à faire...

— J'accepte la proposition, répondit-il au génie, je vais aller faire une sieste dans ma case pendant que tu vas arracher toutes les herbes sauvages de ce champ. Viens me trouver lorsque tu auras fini.

Et le paysan retourna tout joyeux chez lui.

Il fut très surpris de trouver le génie, les bras croisés, devant sa porte.

— J'ai fini de désherber, lui dit le génie, donne-moi quelque chose d'autre à faire.

— Bien, bien, répondit le paysan émerveillé, maintenant bêche la terre du champ et retire tous les cailloux.

Notre homme s'était à peine couché sur sa natte que le génie apparut à nouveau devant lui.

— J'ai fini de bêcher la terre et il n'y a plus une seule pierre dans ton champ, donne-

moi quelque chose d'autre à faire.

— Bon, répliqua le paysan, trace des sillons bien droits et plante les ignames à deux pieds de distance.

Le génie disparu, notre homme soupira de satisfaction et ferma les yeux, un sourire aux lèvres. Mais il sursauta aussitôt en entendant le génie dire :

— J'ai fini de labourer et j'ai planté les ignames, donne-moi quelque chose d'autre à faire.

Le paysan, un peu inquiet, se dressa sur son coude.

— Eh bien, va à la rivière et arrose le champ en te servant seulement de ce tout petit seau pour transporter l'eau.

L'homme pensait qu'il disposait d'un peu de temps pour faire sa sieste lorsque le génie se dressa au milieu de la case.

— J'ai arrosé ton champ, donne-moi quelque chose d'autre à faire.

Le paysan se leva d'un bond, effrayé.

— Rapporte-moi du fond de la rivière des pierres de taille parfaitement égales et construis-moi une maison de vingt pièces à la place de ma petite case...

Le paysan n'eut même pas le temps de finir sa phrase qu'un tourbillon s'éleva autour de lui et qu'il se retrouva, stupéfait, au milieu d'une immense maison.

— J'ai construit ta maison avec les galets de la rivière, donne-moi quelque chose d'autre à faire, dit le génie, et sa voix fit trembler les murs de la maison.

L'homme avait maintenant très peur :

— Mets dans chaque pièce de cette maison des meubles d'ébène et je les veux entièrement incrustés d'ivoire.

Le tourbillon s'éleva à nouveau et la maison fut en un clin d'œil remplie de tables, de chaises et de lits admirablement travaillés.

— J'ai meublé ta maison, donne-moi quelque chose à faire, dit le génie.

— Heu, heu, bégaya le paysan, retourne donc au champ et chasse toutes les sauterelles qui s'en approchent.

Le génie disparut. L'homme se mit à s'arracher les cheveux de désespoir : il serait bientôt à court d'idées et le génie le battrait comme il l'avait promis.

Et il avait bien raison d'avoir peur car la voix du génie retentit derrière lui.

— J'ai chassé toutes les sauterelles à dix lieues à la ronde, donne-moi quelque chose

d'autre à faire.

Notre homme avait une femme très ingénieuse.

Il pensa qu'elle pourrait sûrement lui venir en aide :

— Va, dit-il plein d'espoir, va chercher mon épouse, elle est à trois jours d'ici, chez mes beaux-parents.

Le génie se volatilisa pour réapparaître une seconde plus tard, tenant la femme du paysan dans ses bras.

— J'ai ramené ta fem... commença le génie.

— Oui, oui, eh bien, va donc construire un réservoir derrière la maison, je le veux de cinq cents mètres de long et de dix mètres de profondeur.

Profitant de ce court répit, le paysan expliqua rapidement à son épouse le danger qu'il encourait si le génie restait désœuvré.

— Ne t'inquiète pas, lui répondit-elle en souriant. Lorsque le génie reviendra, demande-lui de compter le nombre exact de fourmis qu'il y a dans le pays et de recommencer au début à la disparition d'une seule d'entre elles.

L'homme fit ce que sa femme lui conseillait et, ne voyant plus le génie revenir, ramassa sa bêche et alla, en chantant, faire son travail lui-même.





comme Fidélité

Le perroquet et son arbre

Il y a très longtemps, vivait un magnifique perroquet. Jamais on n'avait vu un aussi bel oiseau. Ses larges yeux noirs avaient le doux éclat du velours, ses plumes bariolées étincelaient comme de véritables joyaux, ses pattes délicates semblaient ciselées dans le corail.

C'était vraiment un splendide oiseau.

Il habitait heureux dans un grand arbre qu'il aimait de tout son cœur. Il en aimait les branches robustes, couvertes de larges fleurs éclatantes dont l'ombre bienfaisante le protégeait de la lumière du soleil. Il aimait écouter le doux bruissement du feuillage secoué par la brise. Et ce qu'il préférait par-dessus tout, était de manger les fruits savoureux qui y poussaient en toute saison.

Chaque soir, lorsque les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel, le perroquet soupirait de bonheur :

— Que je suis heureux, disait-il, que je suis content et satisfait de ce que j'ai. Je dois toute cette joie et cette paix à mon arbre. Jamais je ne l'abandonnerai ; jamais je ne le quitterai pour un autre.

Et il se blottissait avec ravissement contre le large tronc avant de s'endormir.

L'Esprit de la forêt entendit les paroles du perroquet et décida de le mettre à l'épreuve. Il sécha la précieuse sève qui coulait dans le cœur de l'arbre. Ainsi, les fruits cessèrent de pousser. Une à une, les feuilles se mirent à tomber et les branches se desséchèrent, craquant tristement sous le vent.

Mais le perroquet ne partit pas. Il volait autour de son arbre, s'efforçant par ses battements d'ailes de le rafraîchir et de le protéger des rayons du soleil. Ses yeux pleins

d'amour n'arrivaient pas à le voir tel qu'il était devenu, un vieil arbre rabougri.

Il l'imaginait encore avec son feuillage touffu recouvert de rosée scintillante.

Perché sur une branche morte, le bel oiseau parlait doucement à l'arbre :

— Tu m'as donné tant de bonheur, comment pourrais-je t'oublier ? Les enfants ne s'occupent-ils pas de leurs vieux parents malades ? Les maris délaissent-ils leurs femmes lorsque leur beauté se fane ? Les vrais amis se séparent-ils quand le malheur frappe l'un d'eux ? Non, mes paroles étaient sincères lorsque je te disais que je t'aimais. C'est pourquoi je ne te quitterai jamais.

Les jours passaient et le perroquet demeurait fidèle et paisible. Du haut d'une branche dénudée, il regardait chaque matin l'aurore teindre l'horizon d'or et le crépuscule l'assombrir de violet.

L'Esprit de la forêt sourit en voyant que l'oiseau n'abandonnerait pas son vieil ami.

Alors, de son souffle d'argent, il lui rendit la vie. Des fleurs merveilleuses se mirent à éclore, embaumant la forêt d'une odeur exquise. Les fruits firent à nouveau ployer les branches verdoyantes. L'arbre s'étira vers le ciel, plus beau que jamais.

— Oiseau fidèle, dit l'Esprit de la forêt, vis heureux sur ton arbre, toi qui as su, malgré le temps et les épreuves, garder tes sentiments inchangés.





comme Gratitude

Un mot si simple

Un sage menait une vie tranquille dans son humble maison.

Une nuit, alors qu'il lisait en toute quiétude, un voleur s'introduisit chez lui, armé d'un grand sabre tranchant. L'air menaçant, l'homme ordonna au sage de ne pas bouger, puis se mit à soulever les tapis, vider les tiroirs, retourner les coussins à la recherche d'argent.

Au bout d'un moment, le vieux sage lui dit tout en continuant à lire :

— Je vous prie de mettre un peu moins de désordre. L'argent que vous cherchez est dans le tiroir de cette table. Prenez ce dont vous avez besoin.

L'inconnu prit l'argent dans le tiroir et s'empara ensuite d'un grand vase incrusté de jade.

— Je vois que vous aimez beaucoup ce vase, lui dit le sage. Puisque vous y tenez tellement, je vous le donne pour vous faire plaisir.

Le voleur, ne voyant rien d'autre à prendre, s'apprêtait à sortir lorsque le sage l'appela :

— Vous oubliez quelque chose, lui dit-il en souriant, vous n'avez pas dit merci.

L'homme, surpris, remercia le sage et s'enfuit dans la nuit profonde.

Quelques jours plus tard, les gardes de l'empereur frappèrent à la porte du sage. Ils tenaient, derrière eux, le voleur fermement ligoté.

— Nous avons appréhendé cet homme, dirent-ils. Il a avoué avoir dérobé ce vase chez vous. Si cela est vrai, nous le mettrons à mort comme la loi l'exige.

— Oui, dit le sage, je reconnais bien ce vase, mais cet homme ne l'a pas volé. Il est

venu chez moi il y a quelques jours, je lui ai donné un peu d'argent et lui ai offert le vase.
Je m'en souviens très bien, il m'a dit merci.

Les gardes de l'empereur, étonnés, relâchèrent le voleur. Celui-ci, rempli de gratitude envers le sage, le remercia du fond du cœur. Et il prit la résolution de ne jamais oublier le petit mot si simple qui lui avait sauvé la vie :

« Merci ».





comme Honnêteté

La hache d'or et la hache d'argent

Un pauvre bûcheron travaillait durement pour subvenir aux besoins de sa famille. Chaque jour, il partait dans la forêt couper les branches d'immenses arbres, les taillant ensuite en bûches qu'il revendait au marché.

Un jour, en longeant une rivière, il fit tomber par mégarde sa vieille hache dans l'eau. Il eut beau la chercher, plongeant dans le courant rapide et les eaux tumultueuses, il ne put la retrouver. Épuisé, il se lamenta car sans sa hache il ne pouvait plus travailler, et sa famille souffrirait bientôt de la faim.

L'Esprit de la rivière entendit les plaintes du pauvre homme et eut pitié de lui.

Il émergea de l'eau, la barbe ruisselante d'écume.

— Ne te désole plus bûcheron, dit-il. Je vais te rapporter ta hache.

Il plongea dans la rivière et en ressortit bientôt muni d'une belle hache d'or.

Le bûcheron secoua la tête :

— Je vous remercie beaucoup de votre aide, mais cette hache d'or n'est pas à moi.

L'Esprit de la rivière replongea dans le courant rapide et cette fois émergea tenant une solide hache en argent massif. Mais le bûcheron secoua à nouveau la tête :

— Cette hache d'argent ne m'appartient pas. La mienne a un manche en bois et la lame est ébréchée.

L'Esprit de la rivière plongea une troisième fois dans les eaux profondes et remonta enfin avec la vieille hache du bûcheron. L'outil avait le manche poli par l'usage et le fer était rouillé par endroits.

— Merci, merci mille fois, c'est bien avec cette hache-là que je travaille depuis des

années, dit-il tout content.

L'Esprit de la rivière apprécia tant l'honnêteté du bûcheron qu'il lui offrit les haches d'or et d'argent.

La bonne fortune du bûcheron fut bientôt connue dans tout le village.

En entendant l'histoire, un autre bûcheron, au lieu de s'en réjouir, devint envieux et décida de tenter, lui aussi, sa chance. Il se rendit au bord de la rivière et y jeta délibérément sa hache. Puis il se mit à appeler à l'aide.

L'Esprit de la rivière ne tarda pas à apparaître et offrit d'aller récupérer l'objet perdu.

Au bout de quelques minutes, il jaillit de l'eau tenant dans sa main une hache d'or étincelante.

— C'est la mienne, c'est la mienne, cria le bûcheron en tendant avidement les mains. C'est la hache que je viens de faire tomber.

L'Esprit de la rivière disparut alors sans dire un mot.

L'homme eut beau appeler et se plaindre, il resta seul au bord de l'eau. À la nuit tombée, il reprit le chemin de sa maison, les mains vides.





comme Indécision

Que faire ? Que choisir ?

Un homme n'arrivait pas à prendre la moindre décision. Il passait ses journées à douter de toutes choses, se demandant s'il avait bien choisi la couleur de son vêtement, la femme qu'il avait épousée ou la maison qu'il habitait. Il n'était jamais pleinement convaincu de ses choix.

Un jour, un de ses voisins ne pouvant lui rembourser une dette, décida de lui donner en échange un important lot de viande.

Notre homme, comme d'habitude, hésita longuement sur ce qu'il convenait de faire : allait-il la vendre au marché ou au boucher ? Et cela à quel prix ? Peut-être valait-il mieux encore la sécher et en garder une partie ? Ou même la totalité ?

Au bout de quelques jours, lorsqu'il se décida enfin à vendre la viande au marché, celle-ci n'était plus fraîche.

Toutes les personnes qui en consommèrent faillirent mourir empoisonnées.

Les gens mécontents portèrent plainte devant le juge.

L'homme fut convoqué au tribunal et reconnu coupable de négligence.

Le juge le condamna à choisir entre trois sentences : soit il mangeait la viande avariée, soit il recevait vingt coups de fouet, soit il payait une amende de vingt pièces d'or.

Notre homme soupesa longuement chaque sentence.

Il changea d'avis un nombre incalculable de fois jusqu'à ce que le juge, impatient, ordonna qu'il prenne une décision. Pressé, il décida, la mort dans l'âme, de manger la viande avariée.

L'homme en consuma les trois quarts puis déclara, le teint verdâtre, qu'il optait

pour les coups de fouet. Au quinzième coup de fouet, jugeant la douleur intolérable, il changea d'avis et préféra payer les vingt pièces d'or.

Ainsi, sa constante indécision lui avait valu de subir les trois sentences : manger la viande avariée, recevoir les coups de fouet et payer la totalité de l'amende.

— Il est bon, lui dit le juge, de bien réfléchir avant de prendre une décision, mais lorsque celle-ci est prise il faut s'y tenir. Un esprit agité par de continuelles hésitations ne peut trouver la paix.





comme Joie

Le trésor

Le meunier était malheureux et lui-même n'aurait su dire pourquoi. Jamais personne ne l'avait vu sourire, ou entendu rire, puisque rien ne lui procurait de joie.

Et voilà maintenant qu'il se mettait à faire ce rêve étrange : il longeait vers le sud la rivière où se tenait son moulin et, à trois jours de marche, il arrivait devant une ville entourée de remparts.

Au cœur de cette ville, se dressait le palais du roi et pour y accéder, il fallait passer sur un pont. Le meunier rêvait qu'en creusant sous ce pont, il trouvait un trésor inestimable.

Un matin, il se réveilla après avoir fait le même songe. Il prit une pelle avec une besace contenant un peu de nourriture et ferma le moulin. L'homme marcha pendant trois jours et tandis qu'il cheminait, il s'imaginait tout ce qu'il pourrait faire grâce à ce trésor ; oh ! comme il serait heureux !

À l'aube du troisième jour, il arriva devant la grande ville. Il trouva facilement le palais du roi et là, sous le pont qui y menait, à l'aide de sa pelle, se mit à creuser.

Le meunier fouillait la terre depuis une bonne heure, lorsque les gardes du palais le surprirent en pleine besogne. Ils s'emparèrent de lui et l'amènèrent devant leur capitaine.

— Nous avons trouvé cet homme en train de creuser devant le palais, lui dirent-ils, c'est un espion, sans aucun doute !

— Ah non, protesta le meunier, je ne suis pas un espion. Je cherchais un trésor caché sous le pont.

— Et pourquoi pensais-tu y découvrir un trésor ? lui demanda le capitaine soupçonneux.

— Eh bien, répliqua le meunier un peu gêné, j'ai fait plusieurs fois un rêve et dans ce rêve, je déterrais un trésor enfoui sous ce pont.

Le capitaine partit d'un grand éclat de rire :

— Comment peux-tu être aussi bête pour suivre tes rêves ? Si j'écoutais les miens, je marcherais vers le nord pendant trois jours en suivant la rivière et je trouverais un moulin. Il faudrait que je creuse au cœur de ce moulin pour trouver un trésor qui ferait de moi un homme immensément riche. Mais je ne suis pas fou !

Et il ordonna à ses gardes d'escorter l'homme aux portes de la ville et lui en interdit désormais l'accès.

Le meunier, songeur, se hâta de retourner chez lui.

Là, il creusa au beau milieu de son moulin et déterra un petit coffre vermoulu. Il contenait seulement un vieux parchemin. En le déroulant, le meunier put y lire inscrit en lettres d'or : « Ce qu'il y a de plus précieux au monde est à l'intérieur de toi. »

Le meunier se mit à rire en comprenant le message.

Il était allé bien loin chercher le trésor qu'il portait en lui depuis toujours.

Ce trésor était son cœur et tout le bonheur du monde y était contenu.





comme Kaléidoscope

Les six aveugles et l'éléphant

Autrefois existait une ville dont tous les habitants étaient aveugles.

Un jour, un prince étranger qui traversait le pays s'établit avec sa cour au pied des remparts.

Les habitants entendirent bientôt parler d'un animal extraordinaire que montait le prince. Il s'agissait d'un éléphant. Or il n'existait pas d'éléphant dans leur pays et ils ne savaient pas ce que cela pouvait être.

Les citadins décidèrent d'envoyer six d'entre eux toucher l'animal, afin de pouvoir le décrire à tous les autres.

À leur retour, les six aveugles furent accueillis par la population, impatiente de savoir à quoi pouvait bien ressembler l'éléphant.

— Eh bien, dit le premier homme, un éléphant est pareil à un grand éventail rugueux.

Il avait touché les oreilles.

— Absolument pas, dit le second. C'est comme une paire de longs os.

Il avait touché les défenses.

— Mais pas du tout, dit le troisième, cela ressemble à une grosse corde.

Il avait touché la trompe.

— Vous dites tous n'importe quoi, dit le quatrième, c'est puissant et ferme comme un tronc d'arbre.

Il avait touché les pattes.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit le cinquième, un éléphant est semblable à un mur qui respire.

Il avait touché les flancs.

— Ce n'est pas vrai, s'écria le sixième, un éléphant est pareil à une longue ficelle.

Il avait touché la queue.

Les six aveugles commencèrent à se disputer, chacun refusant d'écouter la description des cinq autres.

Les habitants s'impatientèrent, ne sachant pas lequel disait vrai.

Dérangé par le tumulte, le prince vint voir ce qui se passait.

— Sire, dit un vieillard, nous avons envoyé ces hommes découvrir votre éléphant et chacun nous dit une chose différente. Nous ne savons quoi penser.

Le prince écouta les six aveugles décrire à nouveau l'éléphant.

Après un silence, le prince déclara :

— Tous ces hommes disent juste et vrai, mais chacun n'a touché qu'une partie de l'animal, et ne connaît donc qu'une part de la vérité. Tant qu'ils penseront être les seuls à avoir raison, ils ne connaîtront pas la vérité tout entière. Les différentes couleurs du kaléidoscope ne s'unissent-elles pas pour former un seul et splendide dessin ?

Le prince décrivit alors l'éléphant en rassemblant les six descriptions. Et les habitants de la ville surent enfin à quoi ressemblait l'extraordinaire animal.





comme Liberté

Le pagne

Un grand sage fut satisfait des progrès de l'un de ses élèves et jugea qu'il était temps de lui faire mettre en pratique son enseignement. Le jeune disciple s'installa dans une petite hutte, près de la rivière, pour continuer seul son apprentissage de la sagesse et de la paix.

Chaque matin, le jeune homme enlevait son pagne pour se laver dans la rivière. Ce vieux morceau de tissu, qu'il nouait autour de sa taille, était tout ce qu'il possédait et il y était très attaché. Un jour, en sortant de l'eau, il trouva son pagne rongé et déchiré par des rats. Il se rendit au village pour emprunter du fil et une aiguille et pouvoir ainsi le réparer.

Mais le lendemain, son pagne était à nouveau tout déchiqueté.

Il recueillit alors un chat errant. L'animal chassa rapidement tous les rats des environs, mais le jeune homme avait maintenant besoin de lait pour le nourrir. Demander du lait chaque jour était trop exiger des villageois. Il se rendit donc en ville pour rassembler la somme nécessaire à l'achat d'une vache.

Au bout de quelque temps, il acquit enfin une vache qui lui donna suffisamment de lait pour lui et pour son chat. Mais l'animal brouta bientôt toute l'herbe aux alentours de la hutte. Le jeune homme devait maintenant se procurer du foin.

— C'est simple, pensa-t-il, il me suffit pour cela de cultiver quelques parcelles de terre.

Mais bêcher la terre et arracher les mauvaises herbes lui prenait une grande partie de la journée qu'il devait passer à méditer.

Il engagea alors deux paysans pour s'occuper du champ à sa place.

Malheureusement, les deux hommes venaient continuellement l'interrompre dans ses prières pour lui demander des instructions.

— Si je me marie, pensa-t-il, ma femme s'occupera de régler tous ces problèmes et je pourrai me consacrer entièrement à mes méditations.

Il épousa donc une jeune fille sérieuse et travailleuse. Mais il lui fallut construire une maison, sa hutte étant bien trop petite pour deux. Pour payer la construction de la maison, il dut faire labourer plus de terre et planter plusieurs champs. Petit à petit, sans s'en rendre compte, il devint l'un des hommes les plus riches de la région. Il habitait maintenant une immense maison et des dizaines de paysans cultivaient ses terres. Mais la gestion de l'ensemble de ses biens lui prenait tout son temps. Il n'avait plus désormais une seule minute de tranquillité.

Quelques années plus tard, le sage, voulant savoir ce qu'il était devenu, vint lui rendre visite. Il fut surpris de découvrir une belle demeure, là où jadis se trouvait la petite hutte. Le sage s'adressa à l'un des nombreux serviteurs pour demander si quelqu'un savait ce qu'était devenu le jeune homme qui habitait là autrefois.

À cet instant, il vit son ancien disciple sortir de la maison. L'air soucieux, il s'entretenait avec plusieurs de ses intendants. Il portait toujours son vieux pagne, mais il avait revêtu par-dessus une belle veste à boutons dorés.

— Est-ce vous, mon fils ? lui demanda le sage étonné. Qu'est-ce que tout ceci, que s'est-il donc passé ?

— Maître, répondit le jeune homme un peu honteux, je vous assure que je souhaitais seulement conserver mon pagne...

— Malheureux, dit alors le sage, celui qui s'attache aux choses qu'il possède en devient à jamais l'esclave et perd ainsi sa liberté !





comme Maintenant

Vivre au moment présent

Un brave homme avait pour voisins un couple d'incorrigibles rêveurs. Il les entendait souvent raconter et imaginer ce qu'ils feraient plus tard.

Un soir, il entendit l'homme dire à sa femme :

— Dès que nous aurons assez d'argent, j'achèterai une belle vache.

— C'est une excellente idée, lui répondit sa femme, ainsi je pourrai la traire. J'ai déjà pour cela cinq cruches : une pour le lait, une pour le beurre, une pour la crème, une pour le fromage.

— C'est bien, lui dit son mari, mais la cinquième cruche, à quoi va-t-elle servir ?

— Celle-là servira à porter à ma sœur le lait que nous aurons en trop.

— Quoi ? cria l'homme, depuis quand vas-tu donner du lait à ta sœur, et cela sans m'en demander la permission ?

Sa femme répondit :

— C'est moi qui prendrai soin de la vache, je ferai donc ce qu'il me plaît avec le lait en trop.

— Comment ? se mit à hurler le mari, je travaille comme un fou pour acheter une vache et toi, tu veux donner tout le lait à ta sœur. Il n'en est pas question

Et il brisa l'une des cruches en mille morceaux.

Leur voisin, entendant ce vacarme, décida de leur donner une leçon. Il se rendit chez eux et demanda innocemment :

— Que se passe-t-il cher ami, j'entends des cris. Est-il arrivé quelque chose de grave ?

Le mari le prit immédiatement à témoin :

— Ma femme veut donner à sa sœur tout le lait de notre vache, lui expliqua-t-il furieux.

— Votre vache, demanda le voisin, mais quelle vache ?

— Celle que je vais acheter dès que j’aurai assez d’argent, répondit l’homme.

— Mais vous n’avez pas encore de vache ? demanda le voisin.

— Dans peu de temps, nous en aurons une, affirma le mari.

— Ah ! dit le voisin, prenant un air furieux, je commence à comprendre ce qui arrive à mon jardin potager !

— Comment ? dit le mari, interloqué.

— Oui, cria le voisin, votre vache mange tous mes légumes et vous la laissez faire !

— Mais quels légumes ? demanda le mari de plus en plus étonné.

— Ceux que je vais planter, hurla le voisin, mes beaux concombres, mes belles laitues. J’y pense depuis longtemps et votre vache est en train de les détruire !

Le couple réalisa soudain l’absurdité de la dispute et tous les trois se mirent à rire gaiement.





comme Non-violence

Le sage et le serpent

Un méchant serpent vivait aux abords d'un village. L'animal se tapissait sous les larges feuilles de la jungle, d'où il observait de ses petits yeux jaunes le va-et-vient des villageois qui empruntaient ce chemin pour se rendre au marché. Le serpent s'amusait à les terroriser. Il se jetait brusquement sur les passants pour les mordre cruellement. Les habitants n'osèrent plus passer par cette route, et firent un grand détour pour éviter le reptile.

Un jour, un sage qui voyageait de ville en ville vint à passer. Le serpent, selon son habitude, se jeta sur lui férocement. L'homme le regarda avec bienveillance et lui demanda :

— Pourquoi donc veux-tu me faire du mal ? Je poursuis simplement mon chemin, sans te déranger en rien.

Le serpent, surpris par l'infinie douceur et la force paisible qui émanaient de l'homme, réfléchit à ces paroles et s'excusa.

— Je vois que tu as bon cœur au fond, lui dit le sage. Je voudrais que tu me fasses la promesse de ne plus attaquer personne.

Et il lui parla longuement de paix et de non-violence. Les paroles qu'il prononça émurent profondément le serpent et avant que le sage ne reprenne sa route, il lui fit le serment de ne plus jamais mordre.

Bientôt, les villageois remarquèrent que le serpent ne les attaquait plus. Ils empruntèrent à nouveau la route qui traversait la forêt.

Peu à peu, les passants s'enhardirent : voyant l'animal enroulé tranquillement sur une branche, ils lui jetèrent des cailloux. Comme le reptile les ignorait toujours, certains

le piquèrent avec des bâtons. Le serpent se contentait de s'éloigner doucement. En le voyant aussi inoffensif, un des villageois s'empara de lui et le fit tournoyer dans les airs, avant de le projeter contre un arbre.

Le serpent était de plus en plus maltraité. C'était à qui lui donnait un coup de pied, à qui lui plantait un bâton ou lui jetait une pierre. L'animal souffrait beaucoup mais il tenait la promesse qu'il avait faite et ne mordait pas.

Quelques semaines plus tard, le sage repassa par la route et appela le serpent pour prendre de ses nouvelles. L'homme fut désolé de voir l'état dans lequel se trouvait le reptile. Ce dernier s'était caché dans le feuillage, le corps tout endolori, recouvert de plaies et de bosses.

— Mais que t'est-il arrivé, que s'est-il passé ? lui demanda le sage en le soignant.

— Maître, se plaignit le serpent blessé, vous m'avez dit de ne plus mordre, mais regardez ce que les villageois m'ont fait.

— Et pourquoi les as-tu laissés faire ? répondit le sage. Je t'avais en effet demandé de ne plus mordre, mais je ne t'ai jamais dit de ne pas siffler !

À partir de ce jour-là, le serpent fit face à ses agresseurs en sifflant. Il n'eut pas besoin de mordre et ne fut plus jamais maltraité.





comme Oubli de soi

La petite Comanche

Il y a très longtemps, une sécheresse s'abattit sur les territoires des Indiens Comanches au Texas. Les immenses prairies verdoyantes devinrent jaunes et sèches. Un vent brûlant chargé de poussière craquela la terre et sécha les rivières. Peu à peu, les bisons émigrèrent à la recherche de terres plus accueillantes.

Les Indiens souffraient de la faim et de la soif. Ils priaient et dansaient en vain : les pluies ne venaient pas et les hommes commencèrent à mourir.

C'est alors qu'un ancien, le sage homme-médecine, comprit la cause de la souffrance de son peuple : le cœur des hommes était devenu aussi sec que la terre et leurs pensées aussi arides que le vent.

Il fut un temps, se souvint-il, où les Indiens s'entraidaient et partageaient leurs richesses. Ils protégeaient les plus faibles, nourrissaient les plus démunis et s'occupaient des anciens et des malades.

Maintenant, chacun chassait et récoltait pour son propre compte, cachant jalousement ses possessions. Tous se disputaient et se battaient au moindre prétexte.

La petite fille de l'homme-médecine était assise à ses côtés. Elle se souvenait des histoires de son grand-père, décrivant le temps où les fleurs odorantes embaumaient l'air, où les oiseaux multicolores piaillaient dans les arbres et où les poissons scintillants nageaient dans la rivière. De nombreux bisons broutaient alors dans l'herbe grasse.

Son cœur se serra de tristesse à la pensée que les enfants de sa tribu ne connaîtraient jamais la richesse de la terre et la beauté des anciennes coutumes.

— Grand-père, implora-t-elle, il doit bien y avoir un moyen pour que l'Esprit du soleil nous pardonne notre égoïsme ?

— Ma petite, répondit tristement le vieil homme, si nous pouvions réapprendre à partager ce que nous avons, à respecter les autres et à ouvrir nos cœurs, tout irait bien.

L'enfant réfléchit aux sages paroles. À la nuit tombée, elle appela tous les membres de la tribu à se réunir.

— Frères et sœurs, leur dit-elle, le temps est venu pour nous de faire un sacrifice. Souvenez-vous que, dans notre tradition, l'oubli de soi est un acte de première importance. Aussi, nous allons tous offrir ce que nous possédons de plus précieux et le jeter dans un feu afin d'apaiser le Grand Esprit.

Tandis qu'elle amassait des branches et des feuilles pour le feu, les Indiens retournèrent dans leurs tentes y chercher leurs offrandes. Mais ils ne purent se résoudre à se séparer de leurs objets préférés, alors ils en apportèrent d'autres de moindre valeur à leurs yeux. La petite Comanche n'avait pas à réfléchir à ce qu'elle possédait de plus précieux.

C'était une petite poupée que son père avait taillée pour elle dans du bois. Sa mère l'avait vêtue de jolis vêtements en peau, brodés de perles multicolores. Dans ses tresses, faites de lanières de cuir noir, sa mère avait piqué une magnifique plume d'un bleu éclatant. Comme elle ne s'en séparait jamais, la poupée s'était abîmée malgré tous ses soins et paraissait vieille et usée, mais pour la petite fille, c'était la plus jolie chose qui existait sur terre.

Lorsque tout le monde eut jeté son offrande dans le brasier, la petite Comanche offrit sa poupée aux flammes.

Au même instant, une pluie douce et chaude se mit à tomber. Devant cette pluie bienfaisante, les Indiens comprirent à quel point ils avaient été égoïstes et leurs larmes de repentir se mêlèrent à la pluie.

Cette nouvelle eau si pure apaisa les années de souffrance et lorsque le printemps arriva, les collines du Texas se couvrirent d'une multitude de fleurs merveilleuses d'un bleu très particulier. Tous les Indiens reconnurent la couleur éclatante de la plume de la petite poupée, et surent que le Grand Esprit envoyait là un nouveau signe de sa reconnaissance.





comme Pardon

Le plus grand de tous les hommes

Autrefois, dans un immense empire s'étendant au-delà des mers, vivait un grand roi redouté. Personne ne pensait qu'il pouvait régner un monarque plus puissant ou plus riche. Le roi lui-même finit par croire qu'il n'existait pas sur terre un homme capable de surpasser sa grandeur. Le souverain fit proclamer que, dorénavant, tout le monde l'appellerait : « Son invincible magnificence grandissime immensité infinie resplendissante Majesté ». Et il ordonna aux gardes d'arrêter quiconque ne le nommerait pas ainsi.

Un jour, le capitaine des gardes se présenta devant lui. Mettant un genou à terre, il lui dit :

— Oh, invincible magnificence grandissime immensité infinie resplendissante Majesté, nous avons ici un homme qui refuse de vous appeler ainsi.

— Amenez-le-moi, ordonna le roi.

Les gardes lui amenèrent un vieil homme.

— Qui es-tu ? lui demanda le roi.

— Je ne suis qu'un vieux marchand. Je vis avec ma femme dans une petite maison en haut de la montagne, répondit le vieil homme.

— Et qui suis-je ? lui demanda le roi en le regardant sévèrement dans les yeux.

— Vous êtes le roi, dit calmement le vieux marchand.

— Non ! cria le roi en tapant de son poing sur le trône. Je suis l'invincible magnifique grandissime immensité, infiniment resplendissante, très extraordinaire, absolument unique Majesté !

— Sire, répondit le vieil homme, vous êtes en vérité un grand roi, mais je ne vois pas ce que vous avez de si...

Le roi, furieux, le fit jeter en prison. Un an plus tard, le vieux marchand fut libéré et retourna chez lui. Quelques jours après, les gardes l'amenèrent à nouveau devant le roi :

— Cet homme refuse toujours de vous appeler correctement, oh invincible magnificence grandissime immensité infinie resplendissante et plus que jamais unique Majesté !

— Jetez-le en prison, dit le roi. Il finira bien par apprendre.

Le vieil homme fut relâché au bout de deux ans. Le roi, ne pouvant croire que l'homme refuserait encore de l'appeler par son titre, décida d'épier lui-même les paroles du vieux marchand.

Une nuit, il se rendit furtivement chez le vieillard. En arrivant, il entendit par une fenêtre ouverte le vieil homme s'entretenir avec sa femme. Celle-ci se plaignait amèrement du roi.

— Paix, ma femme, lui répondit alors le vieil homme. Il est vrai que notre roi est parfois enclin à la colère, mais nous devons le lui pardonner. Depuis qu'il nous gouverne, la paix règne dans le pays. La population mange à sa faim, il garde les impôts à un taux raisonnable. Te souviens-tu qu'il a distribué plusieurs de ses domaines à des centaines de paysans afin qu'ils puissent posséder leur propre lopin de terre ? Oui, vraiment, nous avons infiniment de chance. Puisse-t-il vivre longtemps, entouré par l'amour et le respect de tous !

Le roi, en entendant les paroles élogieuses du vieux marchand, fut saisi de terribles remords. Il entra dans leur maison et s'agenouilla devant le vieux couple, leur demandant pardon de leur avoir causé du tort. Le vieil homme s'inclina alors profondément devant lui et dit :

— Je suis très heureux de voir son invincible magnificence grandissime immensité infinie resplendissante Majesté.

— Et extraordinairement gigantesque, lui souffla tout bas sa femme.

Le roi, surpris, lui demanda :

— Pourquoi, mon ami, m'appelles-tu maintenant ainsi, alors que je t'ai injustement emprisonné pour n'avoir pas prononcé ces mêmes paroles ?

— Majesté, lui répondit le vieil homme, seul le plus grand d'entre tous les hommes sait reconnaître ses fautes et demander humblement pardon. Aujourd'hui, vous méritez

vraiment toute la reconnaissance de votre grandeur.

Lorsque le roi retourna dans son palais, il prit des dispositions pour que le vieux couple ne manque jamais de rien et ordonna d'annuler le décret qui le nommait comment déjà ?





comme Qu'en-dira-t-on ?

Prince ou serviteur ?

À la mort de leur vieux père, deux frères reçurent chacun un petit héritage. L'aîné rêvait depuis l'enfance d'être un grand chevalier. Il s'acheta un beau cheval, une tunique et une armure étincelante.

Le cadet avait toujours souhaité se reposer le plus confortablement possible après ses dures journées de labeur. Il s'offrit un gros matelas moelleux rempli de plumes, des draps de soie et une couverture brodée d'argent.

Comme plus rien ne les retenait dans leur village, les deux frères décidèrent de partir découvrir le monde : l'aîné monté sur son bel étalon noir ; le cadet portant sur son dos un gros sac contenant sa literie.

Or, il existait en ce temps-là un tout petit royaume, gouverné par un roi qui avait deux filles en âge de se marier. Les deux princesses souhaitaient épouser des princes étrangers. Le roi avait donc depuis quelque temps posté des hommes aux frontières, chargés de l'avertir de l'arrivée de tout grand seigneur.

Ce jour-là, les émissaires virent arriver un noble chevalier à l'armure étincelante. Il était suivi par son serviteur portant les bagages.

— Quelle prestance ! dit l'un des envoyés du roi.

— Quelle noblesse ! dit l'autre, et ils coururent informer le roi qu'un grand prince traversait le territoire.

Le roi, ravi, envoya deux autres émissaires pour vérifier la nouvelle. Ceux-ci apprirent que le chevalier et son serviteur s'étaient installés dans une auberge.

En y arrivant, ils virent le frère aîné en train de s'occuper de son cheval.

Il avait retiré son armure et brossait, torse nu, l'animal.

— Celui-ci doit être le valet, dit l'un des émissaires.

— Ah ! voici le prince, dit l'autre.

Par la fenêtre ouverte, ils apercevaient le jeune frère, couché sur un moelleux matelas recouvert de draps de soie et d'une couverture brodée d'argent.

— Quelle élégance ! dit le premier émissaire.

— Quelle allure ! dit l'autre.

Et ils confirmèrent au roi qu'un noble seigneur couchait à l'auberge.

Le roi envoya une escorte inviter le prince étranger au château.

Lorsque l'escorte arriva devant l'auberge, les deux frères se tenaient dehors, vêtus de la même façon. Ne sachant lequel emmener et ne voulant surtout pas commettre d'erreur, le messager du roi les pria tous deux de le suivre.

Au château, les deux frères furent présentés au roi et à ses deux filles.

Le monarque leur demanda :

— Lequel d'entre vous est le noble prince que mes serviteurs ont aperçu tantôt chevauchant son beau destrier, tantôt se reposant dans des draps de soie et une couverture d'argent ?

Le frère aîné, comprenant la méprise des messagers, s'inclina profondément :

— Majesté, de grands titres, je n'en ai point. Lorsque je suis arrivé dans votre pays on m'a pris pour un prince. Puis, on m'a pris pour un laquais. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Qui peut véritablement dire qui je suis ?

Le frère cadet ajouta :

— Mon frère a raison, grand roi. Sur mon matelas de plumes et ma couverture brodée j'étais un seigneur, mais auparavant on m'avait cru valet. Que m'importe ce que les gens pensent, je suis heureux tel que je suis !

Le roi resta silencieux un moment, puis ayant consulté les deux princesses déclara :

— Ces deux hommes sont nobles de cœur et princes dans l'âme. Ils feront d'excellents époux pour mes filles, car l'important n'est pas ce que l'on paraît être, mais ce que l'on est véritablement.





comme Réflexion

Ne suivez pas les autres aveuglément

Il était une fois un maître qui avait plusieurs disciples. Ces derniers le vénéraient et suivaient scrupuleusement toutes ses instructions. Un jour, le maître décida qu'il était temps d'enseigner dans d'autres villages. Accompagné de ses fidèles élèves, il prit la route assis dans un chariot tiré par deux bœufs. Au bout de quelques heures, le maître, se sentant fatigué, s'installa confortablement au fond du chariot et dit à ses disciples :

— Mes amis, je vais dormir quelques instants, veillez bien sur mes bagages. Soyez vigilants et regardez attentivement ce qui pourrait tomber du chariot.

Les disciples acquiescèrent et il s'endormit tranquillement. À un moment, le chariot buta contre une roche et le choc fit tomber la gourde du maître. Tous les disciples écarquillèrent bien leurs yeux et regardèrent intensément la gourde rebondir sur le chemin et disparaître dans le fossé.

Lorsque le maître se réveilla, il demanda si tout était en ordre.

— Tout va bien, maître, répondirent les disciples, il y a seulement votre gourde qui est tombée.

— Comment, s'écria le maître, ma gourde est tombée et vous ne l'avez pas ramassée ! Dans quoi vais-je mettre de l'eau maintenant ?

Les disciples lui répondirent :

— Maître, vous nous avez dit de bien regarder ce qui pouvait tomber du chariot, aussi nous vous avons obéi en regardant tous la gourde tomber.

— Vous êtes des ânes, leur répliqua leur maître. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais tant pis, ce qui est fait est fait. Dorénavant, si quelque chose tombe sur la route, vous le ramassez aussitôt et le remettez dans le chariot. C'est compris ?

— Oui maître, répondirent les élèves en chœur.

Le maître finit par s'endormir à nouveau. Le chariot se balançait mollement d'un côté à l'autre, et les disciples avaient peine à garder leurs yeux ouverts.

L'arrêt soudain de l'attelage les fit sursauter : les bœufs s'étaient arrêtés pour faire leurs besoins. Lorsqu'ils eurent terminé, ils reprirent lentement leur marche. Deux disciples sautèrent aussitôt sur la route et ramassèrent les crottes pour les jeter dans le chariot. Une crotte tomba sur le maître qui s'éveilla.

— Mais que faites-vous, cria-t-il, qu'est-ce que c'est que cette cochonnerie ?

— Maître, répondirent les disciples, vous nous avez dit de ramasser tout ce qui tomberait par terre.

Le maître resta silencieux un moment. Il décida alors de faire une liste minutieuse de toutes les choses contenues dans le chariot, puis il la leur donna.

— Bon, dit-il, si n'importe laquelle de ces choses tombe, vous la ramassez et vous la remettez dans le chariot. Seulement ce qui est écrit sur la liste.

— Bien maître, dirent les disciples.

Quelques heures plus tard, le maître s'assoupit encore. Le chariot se mit à grimper en cahotant la route de plus en plus raide, longée maintenant d'un ruisseau. Les disciples somnolaient les uns contre les autres. Tout à coup, ils entendirent un grand plouf : c'était leur maître qui avait roulé hors du chariot et qui était tombé dans le ruisseau.

— Au secours, au secours, cria le maître.

Les disciples prirent la liste et la parcoururent scrupuleusement. C'était une liste très complète mais nulle part n'y était mentionné le nom du maître. Ils décidèrent, d'un commun accord, qu'ils pouvaient continuer leur route sans s'arrêter puisque le maître ne s'était pas inscrit sur la liste. En les voyant s'éloigner, le maître s'écria :

— Mais où allez-vous ? Arrêtez-vous tout de suite !

Les disciples, très obéissants, s'arrêtèrent immédiatement et descendirent à la rencontre de leur maître.

— Êtes-vous tous tombés sur la tête ? leur demanda celui-ci. Vous voulez donc ma mort ? Je tombe du chariot et manque me noyer sans qu'aucun de vous ne vienne me secourir ?

— Mais maître, répondirent les disciples, vous n'aviez pas inclus votre nom sur la

liste et nous ne devions ramasser que ce qui y était mentionné. Nous avons voulu vous obéir.

— Oui, oui, vous m'obéissez, s'écria le maître exaspéré, mais sans réfléchir ! Pensez donc avant d'agir au lieu de suivre aveuglément ce que je fais ou vous dis de faire !

Les disciples, un peu honteux, aidèrent le maître à remonter sur le chariot. Ce dernier décida de revoir son enseignement et de former ses élèves à plus de réflexion !





comme Silence

La tortue trop bavarde

Dans un grand lac, au pied d'une montagne, vivait une tortue. Bien des animaux venaient chercher leur nourriture dans les eaux calmes, et c'est ainsi que la tortue s'était liée d'amitié avec deux beaux cygnes sauvages.

Chaque hiver, les cygnes venaient voir leur amie la tortue. Celle-ci leur racontait alors tous les faits et gestes des habitants du lac, critiquant et commentant la vie de chacun.

— Cet automne, disait-elle, le vieux brochet s'est fait prendre par les pêcheurs. Ce vieil idiot disait pourtant qu'il connaissait toutes les ruses des hommes. Et il s'est fait prendre de la plus stupide façon : une mouche sur un hameçon ! Ah, il n'a que ce qu'il mérite. Quelle sottise, mes amis !

Et elle bavardait ainsi à longueur de journée, ses commérages n'épargnant personne.

Au printemps, les cygnes s'envolaient de l'autre côté de la montagne.

Alors qu'un matin ils se préparaient à partir, la tortue dit tristement à ses deux amis :

— Comme je voudrais vous accompagner au-delà des montagnes ? Je m'ennuie tellement lorsque vous n'êtes pas là ! Je n'ai personne avec qui parler. Malheureusement je n'ai pas d'ailes, il faut donc que j'attende votre retour pour vous voir...

Les cygnes réfléchirent un moment et, connaissant le défaut de leur amie, lui demandèrent :

— Peux-tu garder la bouche fermée et ne pas parler pendant tout le voyage ?

— Oh, bien sûr, répondit la tortue, il me sera facile de me taire. Je ne suis pas comme

madame Grenouille, qui coasse pour ne rien dire et qui ne sait même pas ce qu'elle raconte, la pauvre...

— Bon, dit l'un des cygnes en l'interrompant, mords bien fort ce bâton. Chacun de nous en prendra une extrémité dans le bec et, ainsi, nous te soulèverons dans les airs. Mais surtout, n'ouvre pas la bouche, sinon tu tomberas.

Bientôt les trois amis s'envolèrent vers la cime des montagnes.

Vues du ciel, les eaux limpides du lac ressemblaient à un large miroir d'argent. Ils survolèrent des vallées verdoyantes aux collines fleuries avant d'atteindre les neiges immaculées des montagnes.

De l'autre côté des sommets enneigés, ils traversèrent des plaines fertiles, puis passèrent au-dessus d'un petit village. Des enfants, jouant dans la rue, les virent.

— Regardez ! crièrent-ils. Regardez, une tortue dans le ciel, portée par deux cygnes ! Et ils gesticulaient en hurlant de surprise.

La tortue, en entendant tout ce vacarme, commença à s'agiter :

— Occupez-vous de vos affaires, pensa-t-elle. Si je vole avec mes amis, qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Elle était bien fâchée de ne pouvoir rien répondre à ces vauriens.

Plus loin, ils survolèrent une ville. L'étrange convoi ne passa pas inaperçu. Les gens montraient du doigt la tortue en criant :

— Une tortue volante ! Une tortue volante ! Et ils riaient en se tapant sur les cuisses, trouvant le trio ridicule.

La tortue, voyant qu'elle était la risée de la foule, oublia la mise en garde des deux cygnes. De colère, elle ouvrit la bouche afin de pouvoir injurier les habitants moqueurs.

Mais elle ne put dire la moindre parole : elle tomba dans une chute vertigineuse et s'écrasa sur la grande place de la ville.

— Mieux vaut le silence aux paroles inutiles, pensèrent les cygnes en s'éloignant tristement.



comme Tolérance

Le seau

Un vieux paysan observait, mécontent, un jeune homme construire une cabane près de sa rizière.

— Je me demande d'où il vient, dit-il à sa femme, le soir même. Il n'est pas de notre région. D'après ses vêtements, je dirais qu'il est originaire des montagnes. Que vient-il donc faire ici ? Ça ne me plaît pas. Ah, non, ça ne me plaît pas du tout...

— Pourquoi ne vas-tu pas le saluer demain, lui conseilla sa femme. Souhaite-lui la bienvenue ! Il ne connaît sûrement personne ici.

— N'y pense même pas, gronda le paysan. Ne sais-tu pas que tous les habitants des montagnes sont des voleurs ! Ignorons-le. Avec un peu de chance, peut-être qu'il partira.

Chaque jour, le paysan travaillait dans sa rizière. L'eau à mi-mollet, il enlevait les mauvaises herbes qu'il mettait dans un seau. Un matin, il ne trouva pas le seau à sa place habituelle.

— Je le savais, maugréait-il, en soulevant son lit et regardant derrière l'armoire. Je le savais. Il m'a volé. Il m'a volé mon seau !

Sa femme lui demanda :

— Qui donc t'a volé ton seau ?

— Mais, chuchota le paysan, le montagnard !

— Personne ne t'a rien volé, lui répondit sa femme. Tu sais bien que tu passes ton temps à perdre tout. Cherche bien ton seau, tu vas le retrouver !

Mais le vieux paysan ne l'écouta pas. Il sortit furtivement de sa maison et partit espionner son voisin. Le jeune étranger vaquait tranquillement à ses affaires mais le paysan lui trouva un air suspect.

— Il n'y a pas à dire, pensait-il en l'observant les yeux plissés. Il ressemble à un

voleur de seau, il marche comme un voleur de seau : c'est un voleur de seau !

— Bonjour voisin, lui cria le jeune homme en l'apercevant embusqué derrière un arbre.

Le vieux paysan s'enfuit en courant :

— Tu vois, dit-il en haletant à sa femme. Il m'a salué pour que je ne le soupçonne pas. Voilà bien l'arrogance d'un voleur. Il me nargue ! Il se moque de moi !

Le paysan se barricada dans sa maison avec sa femme, ses dix poules et ses trois cochons.

— Mon pauvre ami, lui dit sa femme en ouvrant la porte, tu as perdu la tête !

— Mais, gémit le paysan, maintenant qu'il a mon seau, il va vouloir tout le reste ; et puis je ne t'ai pas tout dit, ajouta-t-il en claquant des dents, lorsqu'ils ne sont pas voleurs, les montagnards sont des assassins !

Sa femme sortit en haussant les épaules et vaqua à ses occupations de la journée. En fin d'après-midi, le vieux paysan rampa hors de chez lui pour boire l'eau du puits. Et là, que vit-il, posé sur la margelle ? Son seau ! Maintenant il se souvenait qu'il était allé puiser de l'eau pour ses bêtes. Il avait tout simplement oublié de le ranger.

— Mais enfin, se répétait-il, honteux, le montagnard ressemblait pourtant bien à un voleur...





comme Unité

L'union fait la force

Une colonie de perdrix argentées s'installa à la lisière d'une forêt pour passer l'automne. Malheureusement, un chasseur repéra les oiseaux et tendit des pièges à l'aide de filets. Une fois prisonnières des mailles, les infortunées perdrix se débattaient en vain ; le chasseur arrivait tôt ou tard, les fourrait dans un grand sac, puis les vendait au marché.

Voyant ses compagnes se faire capturer les unes après les autres, une vieille perdrix rassembla les oiseaux épargnés pour les avertir :

— Mes sœurs, prenez garde, il y a des pièges dans la prairie ! Si par malheur vous êtes prises, sou-venez-vous qu'à plusieurs vous pourrez vous sauver. Il faudra seulement fauiler votre tête à travers les mailles du filet, puis battre de vos ailes en même temps. Ensemble vous parviendrez à soulever le piège ; vous n'aurez plus qu'à l'accrocher aux branches d'un arbre pour retrouver votre liberté. Rappelez-vous bien mes paroles et vous ne craignez rien !

Le lendemain, plusieurs perdrix furent prises au piège. Elles suivirent les recommandations de la vieille perdrix et s'enfuirent saines et sauves.

Quelques jours plus tard, quelques perdrix picoraient dans les herbes hautes lorsqu'un filet s'abattit sur elles.

Les jours suivants, le chasseur étonné, retrouvait non seulement ses filets vides, mais suspendus dans les arbres. Il décida de se cacher pour observer les oiseaux. Il put à peine en croire ses yeux lorsqu'il les vit se dégager ensemble du piège ;

— C'est extraordinaire, pensa-t-il, ces oiseaux joignent leurs forces pour se libérer ! Mais je sais que tôt ou tard ils finiront par se disputer, et ce jour-là j'aurai à nouveau du gibier à vendre.

Et il attendit patiemment.

— Écoutez, dit l'une d'elles, il n'y a aucune raison d'avoir peur, nous savons quoi faire pour nous libérer ! Passons notre tête à travers les mailles du filet et à trois, battons toutes des ailes. Vous êtes prêtes, une, deux, tr...

— Je ne vois pas pourquoi c'est toi qui commandes, dit alors l'une des perdrix, je suis la plus forte, c'est à moi de diriger...

— Et alors, dit une autre, moi je suis la plus âgée !

— Il est hors de question que j'écoute l'une de vous deux, dit encore une perdrix ; la dernière fois, c'est moi qui ai sauvé mon petit groupe. J'ai le plus d'expérience, il est normal que je guide les opérations. Attention à mon signal : une...

— Moi aussi j'ai déjà survécu à l'un de ces pièges, dit une quatrième, moi aussi je peux donner les instructions.

— Non, c'est moi, cria la deuxième perdrix, ou je vous pique avec mon bec

— Essaie un peu et tu vas voir, dit la quatrième.

— S'il vous plaît, écoutez-moi, dit la première perdrix, le chasseur ne va pas tarder, à trois, battez des ailes : une, deux, trois !

Mais les perdrix n'écoutaient plus rien : elles se battaient à coups de bec, à coups de pattes, en piaillant.

Le vacarme finit par attirer le chasseur.

La vieille perdrix vit, le cœur serré, le chasseur emporter les malheureux oiseaux. Ses compagnes qui restèrent unies ne furent jamais capturées.





comme Vérité

Le voleur qui ne mentait jamais

Un jeune garçon était voleur, et cela chagrina profondément sa grand-mère avec qui il vivait. Elle le suppliait d'arrêter de voler, mais le garçon ne voulait rien entendre.

La vieille dame se rendit chez un homme de bon conseil. Elle lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour remettre son petit-fils sur le droit chemin.

— Puisqu'il ne veut pas arrêter de voler, lui dit l'homme, demandez-lui de ne plus jamais mentir. Il suffit parfois de perdre une seule mauvaise habitude pour que les autres disparaissent aussi peu à peu.

Ce soir-là, la vieille dame obtint du garçon la promesse de ne plus mentir. Le petit voleur accepta parce qu'il aimait tendrement sa grand-mère et voulait lui faire plaisir.

Quelques jours plus tard, le petit voleur décida d'aller dérober la couronne du roi. Il se rendit au palais où deux gardes lui barrèrent l'entrée de leur lance.

— Qui es-tu ? Et où vas-tu ? lui demandèrent-ils.

— Je suis un voleur, répondit le garçon décidé à ne plus mentir, je viens voler la couronne du roi.

Les gardes se mirent à rire, croyant à une bonne plaisanterie. Pensant le garçon un peu simple d'esprit et complètement inoffensif, ils le laissèrent passer.

Le jeune garçon parcourut le palais à la recherche de la chambre royale. Alors qu'il avait entrouvert la porte d'une grande salle, il entendit une voix derrière lui :

— Que cherches-tu donc comme cela ?

Un homme le regardait, intrigué. Le garçon lui répondit :

— Je cherche la couronne du roi.

— Ah bon, dit l'homme surpris, et que veux-tu en faire ?

— Eh bien, répondit le garçon, je suis voleur. Je veux la dérober pour pouvoir vendre les pierres précieuses dont elle est sertie.

L'homme réfléchit un moment, puis lui demanda de le suivre. Il le fit entrer dans une chambre magnifique et là, sur un coussin brodé, le petit voleur vit la couronne du roi.

— Merci, dit le jeune garçon. En récompense de votre aide, je vous donne ce rubis.

Et il desserta la plus grosse pierre qui ornait la couronne. C'était un rubis magnifique de la taille d'un œuf, éclatant comme un soleil couchant.

L'homme le remercia et lui demanda encore :

— Et où vas-tu maintenant ?

— Je retourne chez moi, dit le voleur. J'habite avec ma grand-mère la petite maison jaune sur la place du marché.

Et l'enfant sortit après avoir glissé la couronne dans un sac.

L'homme, qui n'était autre que le roi, posa le gros rubis sur le coussin brodé, et resta dans sa chambre à réfléchir.

Le lendemain matin, le roi convoqua son Premier ministre dans la salle du trône.

— Mon cher et fidèle ministre, dit-il, on m'a signalé qu'hier soir un étranger s'est introduit dans le palais. Allez vérifier dans ma chambre qu'il ne manque rien.

Le Premier ministre revint quelques instants plus tard, la mine désolée.

— Sire, on vous a volé votre magnifique couronne.

— Ah, répondit le roi, vous ne l'avez pas trouvée ?

— Hélas Sire, répliqua le Premier ministre, le coussin était vide. Il n'y en a plus aucune trace.

— Aucune trace ? demanda le roi.

— Non, répéta le Premier ministre, aucune.

Le roi sut alors que le Premier ministre avait pris le splendide rubis, pensant que le voleur l'avait oublié et que personne n'en saurait jamais rien.

Le roi fit chercher le jeune voleur. Devant toute la cour, il lui demanda de raconter comment il se trouvait en possession de sa couronne. Le garçon, intimidé, rassembla tout son courage et dit toute la vérité, comme il l'avait promis à sa grand-mère.

— Hier soir, je suis venu au palais pour dérober votre couronne. Un homme, que je ne connaissais pas, m'a indiqué où trouver la chambre royale. Pour le récompenser de

m'avoir aidé j'ai desserti l'un des rubis, que je lui ai donné. Cet homme n'était autre que vous, Sire, je vous demande pardon d'avoir pris votre bien.

Un murmure parcourut la foule des courtisans, horrifiés par l'audace du voleur qui osait avouer si simplement son crime.

— Ce voleur va être décapité, chuchotaient les uns...

— Non, non, pour un crime aussi effronté il sera sûrement fouetté à mort, disaient les autres.

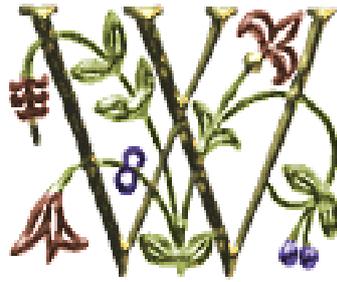
— Silence, cria le roi. Ce jeune garçon sera dorénavant le Premier ministre.

Devant les regards interloqués de la cour, le roi ajouta :

— Ce garçon n'a pas menti une seule fois. Il a toujours dit la vérité, alors que celui-ci, dit-il en désignant l'ancien Premier ministre, a trahi ma confiance. Il a essayé de me tromper en me disant que le voleur avait tout emporté.

Il ordonna à ses gardes de fouiller l'homme et ceux-ci trouvèrent le magnifique rubis dans sa poche. L'ancien conseiller fut banni du royaume et le jeune garçon devint, à la plus grande joie de sa grand-mère, un excellent Premier ministre, connu dans tout le pays pour sa justice et son amour de la vérité.





comme Vraie Victoire

Le faucon courageux

Dans un pays lointain vivait autrefois un puissant empereur. C'était un invincible guerrier. Il avait mené ses armées à la conquête de nombreux territoires et partout ses victoires se comptaient par milliers.

Ce souverain avait une grande passion pour la chasse. Il avait lui-même dressé à cette fin un splendide faucon qu'il aimait profondément. C'était en effet un oiseau très intrépide. Dès que son maître lui désignait la proie à saisir, le faucon fendait l'air plus rapide qu'une flèche et l'attrapait infailliblement. L'empereur en était très fier, son faucon surpassait tous les autres rapaces par son courage et sa fidélité.

Un matin, l'empereur partit chasser, accompagné de son cher faucon. C'était une belle journée d'été et le soleil brillait haut dans le ciel. Vers midi, la chaleur devint étouffante et les animaux se cachèrent à l'ombre de leurs terriers. L'empereur ne trouva plus le moindre animal sur lequel lancer son faucon.

Il avait bu toute l'eau de sa gourde et maintenant, la soif le tenaillait.

Il décida de faire demi-tour et prit un raccourci pour revenir plus rapidement au palais. Il s'engagea sur une route escarpée à travers les montagnes. Les villageois des environs évitaient ce sentier parce qu'il était infesté de serpents venimeux.

L'empereur, harassé, avait mis son cheval au pas. Une soif terrible lui desséchait la gorge.

Alors qu'il avançait lentement, étourdi de fatigue et de chaleur, une goutte d'eau fraîche lui tomba sur la main. Il s'arrêta et, levant les yeux, vit de l'eau s'écouler goutte à goutte d'un rocher le surplombant.

L'empereur, assoiffé, prit précipitamment un gobelet d'argent sous la selle de son cheval et brûlant d'impatience, attendit longuement qu'il se remplisse. Mais au moment où il s'apprêtait enfin à boire, un choc violent projeta son gobelet à terre et l'eau se répandit dans la poussière.

L'empereur regarda autour de lui et constata que c'était son fidèle faucon qui lui avait arraché de la sorte son récipient des mains. L'oiseau tournait au-dessus de lui, poussant des cris stridents. Le souverain, furieux, ramassa son gobelet et recommença à le remplir.

Au bout d'un temps qui lui parut interminable, il s'apprêta à boire pour la seconde fois. Avant même qu'il ait pu porter le verre à ses lèvres, le faucon, rapide comme l'éclair, lui heurta la main violemment. Le récipient roula à nouveau à terre.

L'empereur, hors de lui, s'écria en tendant le poing :

— Je t'avertis, oiseau de malheur, si tu renverses encore cette eau, je te tue.

Il reprit le gobelet et attendit, tremblant de colère, que le verre se remplisse à moitié. Il se prépara à boire, le verre dans une main, son sabre tranchant dans l'autre. À nouveau, l'oiseau intrépide s'élança et arracha le récipient de la main du souverain. Mais ce dernier frappa d'un coup de sabre terrible le faucon qui tentait de s'enfuir. Blessé à mort, le rapace roula aux pieds de son maître.

L'empereur chercha sa coupe afin de la remplir une dernière fois. Mais celle-ci avait roulé au fond d'un ravin. Il ne pouvait plus s'en servir.

— Ah, se dit-il, ne maîtrisant plus sa fureur, il va falloir que je grimpe pour arriver à la source même et pouvoir enfin me désaltérer.

L'homme grimpa péniblement les rochers escarpés. Lorsqu'enfin il se hissa à la hauteur de la source, son cœur se glaça d'effroi : là, flottant dans l'eau, éventrée, gisait morte une longue vipère de l'espèce la plus venimeuse.

Tout son venin s'était répandu dans l'eau. L'empereur comprit alors que son fidèle faucon avait vu le danger car, s'il avait bu ne serait-ce qu'une seule goutte d'eau de la source, il serait tombé mort, foudroyé par le terrible poison.

— Mon cher et fidèle ami, s'écria l'homme plein de repentir, tu m'as sauvé la vie et ma colère aveugle a pris la tienne. Comment pourrais-je un jour me le pardonner ?

Le souverain ramassa l'oiseau mort et le porta contre lui jusqu'à son palais pour l'enterrer.

Sur la tombe du faucon, l'empereur fit le serment de vaincre à jamais la colère ; là résiderait sa plus grande victoire car à quoi cela lui servait-il d'être vainqueur de milliers d'hommes sur les champs de bataille, s'il n'était pas vainqueur de lui-même ?





comme Xénophobie

Le jeune prince et l'étranger

À une époque lointaine, la pluie ne tombait plus sur un petit royaume. Le soleil dardait implacablement ses rayons brûlants sur la terre. Les lacs se desséchèrent et les rivières tarirent. Même dans le château du roi, il n'y eut bientôt plus rien à boire.

Ce matin-là, la reine manqua de force pour se lever. Le jeune prince, inquiet, décida de partir lui-même à la recherche d'eau, car aucun des serviteurs qu'il avait envoyés n'était revenu. Il prit dans les cuisines désertes une cruche en terre. Il se souvenait d'une source qui jaillissait au sommet d'une haute montagne et tombait en cascade jusqu'en bas, dans la vallée. Lorsqu'il trouva la source, quelques gouttes à peine suintaient d'un rocher. Patiemment il remplit la cruche, goutte après goutte, et enfin, tout heureux, dévala la montagne pour apporter au plus vite de l'eau à sa mère.

Tout à coup, il aperçut une vieille gitane, assise sous un arbre, sa longue jupe bariolée recouverte de poussière. Il la reconnaissait pour l'avoir vue plusieurs fois aux portes du château disant la bonne aventure. La pauvre femme, assoiffée, n'avait plus la force de marcher. Le jeune prince s'agenouilla près d'elle, lui souleva doucement la tête et lui versa quelques gorgées d'eau fraîche dans la bouche. Tout de suite, la vieille dame se sentit mieux et lui sourit pleine de reconnaissance.

Le prince reprit la route en se hâtant.

Quand il arriva au château, la jeune esclave de sa mère lui ouvrit la lourde porte. La jeune fille semblait épuisée. Le prince l'avait toujours vue travailler sans relâche depuis le jour où un marchand l'avait ramenée de force de son lointain pays. Dernièrement, il la surprenait souvent priant les dieux de ses ancêtres, les implorant de faire tomber la pluie.

Le cœur du prince se serra. Il tendit la cruche à la jeune esclave afin qu'elle puisse se désaltérer. La jeune fille le remercia et, ses forces rétablies, accompagna le prince jusqu'aux appartements de la reine.

Là, le jeune garçon aida sa mère à boire l'eau limpide. Après quelques gorgées, la reine lui tendit le récipient et lui dit :

— Merci, mon fils. Bois maintenant, toi aussi.

Le prince, qui effectivement avait très soif, porta la cruche d'argile à ses lèvres. Mais au même instant, des coups retentirent à la porte du château. Laissant sa mère aux bons soins de la servante, le prince alla ouvrir.

Un étranger à la peau sombre se tenait debout sur le seuil de la porte. L'homme paraissait épuisé. Il devait venir de loin, car il portait un costume inconnu dans le royaume. Il vit la cruche d'argile dans les mains du jeune prince, et lui fit comprendre par signes qu'il avait très soif. Le prince n'hésita pas et lui tendit le récipient. L'homme but longuement et, tandis qu'il se désaltérait, son corps se redressa et ses vêtements se mirent à flotter autour de lui, comme animés par une brise invisible. Entre ses mains, la cruche d'argile prit la transparence du cristal.

Lorsque l'homme s'arrêta de boire, il sourit au jeune prince, d'un sourire plein de douceur :

— Mon prince, lui dit-il, tu n'as pas montré le moindre signe de xénophobie ; tu as su voir en moi, non pas un étranger, mais un frère. Ainsi, de cette cruche que tu m'as tendue, jaillira une source qui désaltérera tous les habitants de ton royaume.

L'homme recula, puis fit tomber la cruche qui se brisa en mille gouttelettes scintillantes. Elles formèrent une source d'eau pure et cristalline jaillissant du plus profond de la terre. Le jeune prince goûta l'eau limpide, puis se redressa pour remercier l'étranger, mais l'homme à la peau sombre avait déjà disparu.

Le prince vit sa silhouette se fondre dans le firmament et à cet endroit du ciel apparut une belle lumière, d'un éclat pareil au plus pur cristal. Les habitants du pays se souvinrent toujours, en regardant cette lumière, du jeune prince et de l'étranger.



comme Yeux

L'épreuve de tir à l'arc

Un grand maître archer décida un jour d'organiser un concours afin d'évaluer le progrès de ses élèves. Les familles et amis des participants furent invités à assister à l'épreuve.

Le jour venu, les spectateurs s'installèrent sur des gradins dressés le long d'une large clairière.

À l'une des extrémités de la clairière, une cible de bois marquée en son centre d'un cercle rouge fut clouée à la cime d'un grand arbre. À l'autre extrémité, une ligne fut tracée sur le sol, derrière laquelle se placèrent les concurrents.

Lorsque tout le monde fut installé, le maître leva les mains pour demander le silence.

— Chers élèves, vous allez chacun à votre tour essayer d'atteindre le centre de la cible. Vous utiliserez pour cela cet arc et ces flèches. Venez vous présenter lorsque vous vous sentirez parfaitement prêts. M'avez-vous compris ?

Tous les élèves hochèrent la tête et un jeune homme s'avança, impatient de montrer son adresse. Il prit l'arc et une des flèches posés sur un coussin, puis se mit en position de tir derrière la ligne tracée sur le sol.

— Puis-je tirer, maître ? demanda-t-il.

Le maître qui l'examinait attentivement lui demanda :

— Est-ce que tu vois les grands arbres qui nous entourent ?

— Oui, maître, je les vois tout autour de la clairière.

— Bien, répondit le maître, retourne t'asseoir car tu n'es pas prêt.

L'élève, surpris, posa son arc et obéit.

Un second concurrent se présenta. Il prit l'arc et la flèche et visa soigneusement.

Le maître se plaça à côté de lui.

— Peux-tu me voir ? lui demanda-t-il.

— Oui, maître, je peux vous voir, vous êtes tout près de moi.

— Et bien, va donc t'asseoir, lui répondit le maître, tu ne pourras pas atteindre la cible.

Tous les participants, les uns après les autres, s'emparaient de l'arc et s'apprêtaient à tirer.

Mais le maître leur posait toujours une question, écoutait la réponse et les renvoyait à leur place.

La foule étonnée commença à s'agiter. Aucun des élèves n'avait tiré une seule flèche.

Un jeune garçon s'avança alors.

Il était resté en retrait, silencieux. Il tendit l'arc, puis resta parfaitement immobile, les yeux fixés droit devant lui.

— Vois-tu les oiseaux qui survolent la forêt ? demanda le maître.

— Non, maître, je ne les vois pas.

— Vois-tu l'arbre sur lequel est clouée la cible ?

— Non, maître, je ne le vois pas.

— Est-ce que tu vois au moins la cible ?

— Non, maître, je ne la vois pas.

Les spectateurs se mirent à rire, car comment allait-il atteindre la cible s'il ne la distinguait même pas de l'autre côté de la clairière ?

Mais le maître imposa le silence et demanda doucement à l'élève :

— Alors, dis-moi, que vois-tu ?

— Je vois un cercle rouge, répondit le garçon.

— C'est bien, répliqua le maître, tu peux tirer.

La flèche fendit l'air, droit devant elle, et se planta en vibrant au centre du cercle rouge, au cœur de la cible. La foule applaudit à tout rompre ce magnifique exploit.

— Voyez-vous, dit le maître, lorsque les clameurs se turent, avec de la concentration vous ne manquerez jamais votre but.



comme Zèle

Les trois coffres

Il était une fois deux sœurs très différentes l'une de l'autre. L'aînée était vaniteuse et paresseuse : elle passait ses journées à se regarder dans le miroir en brossant rêveusement ses longs cheveux. Elle refusait de faire quoi que ce soit qui put abîmer ses mains délicates.

La cadette était gaie et serviable. Elle ne manquait jamais de zèle pour essayer de faire plaisir ou pour aider les autres.

Un jour, hélas, leur père mourut subitement et bientôt l'argent vint à manquer. La mère et ses deux filles durent se mettre à tisser pour pouvoir vivre. Leurs voisins leur commandèrent des pièces de tissu, se souvenant de la gentillesse de la jeune sœur. Celle-ci travaillait durement, tandis que l'aînée, de mauvaise humeur, trouvait toutes sortes d'excuses pour ne rien faire.

Un matin, alors que la cadette tissait sur le seuil de la porte, une rafale de vent emporta sa pelote de fil. La jeune fille courut derrière, essayant de la rattraper. Elle fut bientôt essoufflée et se mit à pleurer parce qu'elle ne pouvait plus finir le drap qu'elle tissait.

— Ne pleure pas, lui chuchota le vent à l'oreille, suis-moi et je te donnerai tout le coton dont tu as besoin.

La jeune fille essuya ses larmes et suivit le vent. Alors qu'elle cheminait, une vache l'interpella du bord de la route :

— Ma fille, lui dit-elle, mon étable est souillée. Nettoie-la pour moi, s'il te plaît.

La jeune fille puisa de l'eau dans un puits et lava soigneusement l'étable. Puis elle y mit des brassées d'herbe fraîche. Comme la vache la remerciait, la jeune fille répondit :

— Ce n'est rien, je suis contente d'avoir pu vous aider.

Et elle continua sa route en suivant le vent.

Un peu plus loin, un pommier l'appela :

— Ma fille, aide-moi, je t'en prie. Ce lierre m'empêche de me tenir droit. Détache-le de mon tronc pour me soulager.

— Volontiers, répondit la jeune fille, ravie de pouvoir rendre encore service. Et elle débarrassa l'arbre du lierre qui l'étranglait.

— Merci, lui dit le pommier soulagé. Merci mille fois.

— De rien, dit la jeune fille, en se dépêchant car le vent l'attendait.

Peu de temps après, elle croisa un cheval.

— Ma fille, lui demanda celui-ci, peux-tu m'ôter cette selle qui m'étouffe et cette bride qui m'empêche de brouter.

La jeune fille, de bon cœur, rit ce qui lui était demandé. Puis avec luge poignée de frein, elle étrilla l'animal. Lorsque le cheval la remercia, la jeune fille lui répondit :

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire, il était normal que je vous aide.

Et elle repartit.

Tout à coup, le vent chuchota à la jeune fille :

Voici le palais de la fée des étoiles. Va, ma fille, elle te donnera tout le coton que tu désires. La jeune fille entra timidement dans le palais. Elle traversa plusieurs grandes pièces désertes jusqu'à ce qu'elle entende, derrière une porte, un léger bruit. Elle frappa doucement :

— Entre ma fille, lui dit une voix, je t'attendais. La jeune fille ouvrit la porte et se trouva devant une femme merveilleusement belle, en train de filer sur un métier d'or. Une douce lumière enveloppait la fée.

La jeune fille lui fit une profonde révérence :

— Madame, lui dit-elle, le vent a emporté ma pelote de fil. Si je ne tisse pas, ma mère, ma sœur et moi mourrons de faim. Pouvez-vous, s'il vous plait, me donner une bobine de coton ?

— Je sais tout cela et je te donnerai bien mieux que du coton, lui répondit la fée. Mais d'abord, va devant le palais et trempe-toi deux fois dans l'eau de la fontaine. Rappelle-toi bien, seulement deux fois.

La jeune fille partit à la recherche de la fontaine puis, l'ayant trouvée, s'y plongea une première fois. Elle sortit de l'eau d'une beauté éclatante. Ses grands yeux noirs brillaient comme des étoiles et sa peau dorée était devenue plus douce que la soie.

La seconde fois, elle émergea de l'eau vêtue d'une magnifique robe brodée de fil

d'or et d'argent, et parée de bijoux somptueux. Très étonnée, elle retourna dans le palais retrouver la fée. Celle-ci sourit en la voyant si belle.

— Regarde ma fille, lui dit-elle, voici trois coffres. Choisis celui que tu veux et retourne chez toi.

— Merci infiniment, répondit la jeune fille, je prendrai le plus petit. Vous avez déjà été très généreuse avec moi.

Après avoir aidé la fée à finir son ouvrage, la jeune fille prit le plus petit coffre et retourna sur ses pas.

Le cheval l'attendait sur le chemin pour lui offrir un poulain vigoureux. Le pommier lui donna trois pommes d'or et la vache, une belle génisse dont le lait ne tarissait jamais.

La jeune fille les remercia tous chaleureusement et se hâta vers sa maison.

Sa mère l'attendait en pleurant d'inquiétude. Quelle ne fut pas sa joie en revoyant sa fille. Celle-ci lui raconta toute son aventure et se souvint du coffre offert par la fée. Elle l'ouvrit et manqua s'évanouir de surprise en voyant surgir un séduisant jeune homme vêtu comme un prince. À peine posa-t-il ses yeux sur la jeune fille qu'il en tomba éperdument amoureux. Peu de temps après, leur mariage fut célébré.

La sœur aînée, malheureusement, était rongée de jalousie. Elle avait écouté le récit de sa petite sœur et décida de tenter sa chance. Le matin suivant, elle se mit à tisser de mauvaise grâce devant le seuil de sa maison. Bientôt, une rafale de vent emporta sa pelote. Elle se mit à se lamenter, mimant le plus grand désespoir.

— Ne pleure pas ma fille, lui dit le vent, suis-moi et je te donnerai tout le fil que tu désires.

La fille aînée le suivit, sachant qu'il l'emmenait au palais de la fée. Sur le chemin, la vache l'interpella et lui demanda de nettoyer son étable.

— Et puis quoi encore ? lui cria la jeune fille, je n'ai pas que cela à faire, je vais me salir et je suis pressée.

Plus loin, le pommier lui demanda de l'aide.

— Je n'ai pas de temps à perdre et je suis déjà fatiguée, lui répondit sèchement la jeune fille. Elle repoussa de la même façon la demande du cheval.

Enfin, elle arriva devant le palais. Elle courut de pièce en pièce et tout à coup se trouva devant la fée.

— Ah ! enfin vous voilà, qu'avez-vous donc à me donner ? lui demanda-t-elle, impatiente. La fée lui répondit doucement.

— J'ai ici un cadeau pour toi, mais va d'abord te baigner deux fois dans la fontaine. N'oublie pas, seulement deux fois.

La jeune fille courut se jeter dans la fontaine. Elle en sortit d'une grande beauté. Elle plongea une seconde fois et émergea couverte de bijoux et vêtue de soie. Ravie, elle ne pouvait quitter des yeux son reflet dans l'eau. Une pensée lui traversa alors l'esprit : « Si je plonge une troisième fois, assurément j'aurai encore une autre belle surprise. Ma sœur ne s'est trempée que deux fois, voile pourquoi la fée ne veut pas que j'aie plus de chance qu'elle, mais je ne vais pas l'écouter. »

Et elle replongea une troisième fois.

Elle ressortit de l'eau d'une laideur repoussante. Furieuse, elle courut retrouver la fée.

— Regardez, lui cria-t-elle, regardez ce que vous m'avez fait ?

La fée lui répondit calmement :

— Je vois que tu ne m'as pas écoutée. Je t'avais pourtant bien dit de ne te baigner que deux fois. Je suis désolée, mais tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, Mais voici le cadeau que je t'avais promis. Choisis un de ces trois coffres et ensuite rentre chez toi.

— Je prends le plus gros, répliqua la jeune fille, après ce que vous m'avez fait, c'est la moindre des choses,

Elle prit le coffre le plus imposant et sortit sans se retourner.

Sa mère et sa sœur furent contentes de la voir revenir. Elles s'étaient fait beaucoup de soucis. Elles furent surprises de son nouvel aspect mais ne lui posèrent pas de questions, pour ne pas la peiner. La sœur aînée leur montra fièrement le grand coffre :

— Voici mon cadeau, j'ai pris le plus gros. Il doit sûrement contenir des dizaines de robes et des centaines de bijoux.

Elle l'ouvrit précipitamment et quelle déception pour elle en voyant le coffre plein de bobines de fil de toutes les couleurs. Elle avait là de quoi tisser sans relâche jusqu'à son dernier jour.





Sommaire

<i>Les animaux devant la porte</i>	2
<i>Le poisson d'or</i>	5
<i>Tout arrive pour le mieux</i>	10
<i>Le bon choix</i>	12
<i>L'infatigable génie</i>	14
<i>Le perroquet et son arbre</i>	17
<i>Un mot si simple</i>	19
<i>La hache d'or et la hache d'argent</i>	21
<i>Que faire ? Que choisir ?</i>	23
<i>Le trésor</i>	25
<i>Les six aveugles et l'éléphant</i>	27
<i>Le pagne</i>	29
<i>Vivre au moment présent</i>	31
<i>Le sage et le serpent</i>	33
<i>La petite Comanche</i>	35
<i>Le plus grand de tous les hommes</i>	37

<i>Prince ou serviteur ?</i>	40
<i>Ne suivez pas les autres aveuglément</i>	42
<i>La tortue trop bavarde</i>	45
<i>Le seau</i>	47
<i>L'union fait la force</i>	49
<i>Le voleur qui ne mentait jamais</i>	51
<i>Le faucon courageux</i>	54
<i>Le jeune prince et l'étranger</i>	57
<i>L'épreuve de tir à l'arc</i>	59
<i>Les trois coffres</i>	61



Johanna Marin Coles ; Lydia Marin Ross
L'Alphabet de la Sagesse
Paris, Albin Michel Jeunesse, 1999